

L'humain qui a tué le genre

Alix Vavasueur a accepté de nous recevoir lors de son récent passage à Paris et de répondre à nos questions. Pour les lecteurs de Elles nous avons pu évoquer les origines de ses idées, qu'elle aborde dans sa biographie parue en début d'année.

C'est un honneur pour nous de pouvoir vous interviewer. On vous voit rarement à Paris.

Depuis la disparition de mes parents, je n'avais plus mis les pieds en France. Je ne suis plus si jeune, je pense que ça se voit (rires étouffés), et je n'aime pas trop voyager sans raison. Je ne comprends pas l'attrait de beaucoup pour le dépaysement récurrent - surtout avec ce que ça a engendré pour notre environnement. J'ai une maison magnifique au Canada, d'où je vois les dernières baleines s'ébattre au printemps, et une autre au Tibet : comme j'aime vivre au milieu de la nature sauvage, je n'ai pas beaucoup de raison de demander plus. Mon « atoll » comme on dit me sert surtout à accueillir des gens, c'est devenue la maison de famille en quelque sorte, plutôt ouverte. Vous verrez en vieillissant qu'on n'a pas tellement de raison de rechercher la fréquentation des humains, mais que les descendants sont toujours un plaisir. Les voir donne la sensation d'avoir fait quelque chose sur Terre... Vous savez que j'ai eu douze petits enfants, pas loin de quarante arrière-petits-enfants et je ne sais même plus combien ensuite ? ... et c'est un monde qui me suffit largement maintenant.

J'avais entendu cela mais je ne savais pas si ce n'était pas une légende : c'est si incroyable, alors que la restriction des naissances est de mise partout.

Ça a été plutôt un hasard : en fonction des lois du pays où j'habitais, j'ai profité des possibilités offertes, et j'ai eu trois enfants, ce qui est déjà bien dans ma génération. Ensuite, j'ai adopté deux enfants, c'était la moindre des choses dès que j'ai commencé à vivre confortablement, et certains de mes enfants ont aussi adopté des enfants eux-mêmes. C'est quelque chose qui me semble essentiel, surtout dans les périodes de décomposition économique et écologique qu'on a vécues. Et puis Judith, ma petite-fille, est née, ce qui n'était pas rien.

Oui, nous allons parler de vos multiples réussites. Mais commençons par le commencement...

Ah... c'est assez loin, mais c'est vrai que je viens d'ici, d'Orléans plus précisément, qui n'est pas loin. Ma naissance correspond plus ou moins à l'arrivée au pouvoir d'un président de la République qui a marqué, Sarkozy. Maintenant les historiens l'utilisent comme repère de la fin de notre pays. Vous avez appris ça, sans doute. A l'époque, quand j'ai grandi, on nous appelait plutôt la « génération macron », non ne cherchez pas, c'est un nom qui a totalement disparu des livres d'histoire : ça voulait dire que nous étions la jeunesse « sans avenir ni scrupules ».... Ça correspond à quelque chose qu'on m'a souvent reproché à un moment dans la presse française. Je m'en souviens, c'est quand j'ai commencé à être un peu visible.

La presse n'a pas toujours été très sympathique avec vous.

Ça dépend dans quels pays.

Parlons de votre « idée ». Dans votre testament scientifique, il y a bientôt cinquante ans, vous évoquiez très rapidement votre enfance mais dans ce nouveau livre, elle tient une place essentielle. Vous diriez que c'est de là que tout est venu ?

Je ne suis pas sûre que ce soit l'enfance, où finalement rien n'était problématique, mais l'adolescence justement. J'étais une jeune fille assez peu adaptée à l'époque, même si le monde était plus accueillant que quelques décennies plus tôt. Je veux dire pour les enfants qui hésitaient, qui aimaient les jeux ou la culture des enfants de l'autre sexe. J'étais un garçon, vous comprenez : enfin on disait « un garçon manqué » à l'époque. Ne riez pas, c'était comme ça. Pour caricaturer je dirais que je jouais au foot et à des jeux de guerre, et que ce n'était pas rassurant pour les adultes.

Petite, encore, on ne me le reprochait pas trop, mais après l'arrivée de mes règles, ce n'était plus aussi acceptable. Ces règles, ça a été l'aventure la plus désespérante de ma vie, une forme de réalité vraiment pesante. Un trahison du corps. Heureusement que je ne me suis jamais laissée décourager très longtemps : ça m'a donné beaucoup d'énergie pour réfléchir à ce que je désirais précisément.

À la suite de ça, j'ai ressenti une grande tension existentielle, et j'ai commencé à regarder frénétiquement les sites concernant les changements de sexe. Je me posais sans cesse des questions sur les désavantages qu'il y aurait à être un homme, et j'ai conclu que s'il était largement avantageux socialement, il était plutôt désavantagé en ce qui concerne le destin du corps... je veux dire pour ce qui concerne les seules différences : la procréation et la jouissance, il passe quand même bien à côté le pauvre, en général. A ce moment-là il était très facile de changer de sexe, les recherches avaient commencé presque un siècle plus tôt et les résultats étaient là. Mais le choix était assez lourd : c'était définitif. D'ailleurs, en France on devait attendre d'être majeur. C'est aux Etats-Unis qu'on pouvait déjà choisir à mon âge : il suffisait d'une signature des parents. Et de pas mal d'argent... Au fur et à mesure que je lisais des textes, j'allais regarder les expériences des gens, et je voyais tous les problèmes qui pouvaient se poser.

Finalement j'ai appris beaucoup sur ma société en lisant, beaucoup plus que dans mon quotidien. Quand on va à l'école, on vit dans une famille, éventuellement on a quelques activités sociales, on ne sait pas grand chose parce que tout tourne en rond. La télé raconte toujours la même chose, les copains ont tous les mêmes idées, et le mode de vie est complètement figé. D'autant que dans mon quartier il n'y avait vraiment pas d'étrangers : zone pavillonnaire, barbecue du dimanche : très banal et homogène. En lisant que des parents américains autorisaient leur enfant à changer de sexe, avant dix ans parfois, j'ai compris qu'il y avait des gens capables de faire des choses qui horrifieraient les adultes autour de moi. Beaucoup de gens, en fait, puisque les lois les y autorisaient.

Enfin non, ça je l'ai compris plus doucement. Ce que j'ai d'abord vu, c'est que mon désir de liberté ne se satisferait pas d'un changement de sexe irréversible. Impossible d'y penser pour moi. Pourtant, on pouvait vraiment penser qu'être un homme serait une solution acceptable : c'était une époque où le féminisme réapparaissait encore sous une nouvelle forme, comme souvent dans l'histoire, en se croyant nouveau et innovant. Voir que #metoo et les tentatives d'égalité de salaire arrivaient des décennies après que les femmes aient conquis le droit de vote, que seulement 6% des femmes réussissaient à dire qu'elle ne voulaient pas avoir d'enfant... ça ne donnait vraiment pas envie de faire partie de la partie de l'humanité à qui on niait toute subjectivité pertinente. Ne souriez pas. Il fallait encore expliquer que les femmes peuvent faire les mêmes choses que les hommes, ou ne rien faire, aussi. C'était un peu stupide comme période idéologique - mais ça durait depuis des siècles. Je vous rappelle que dans beaucoup d'endroit c'est encore comme ça que l'on aborde les choses.

J'avais beaucoup de mépris pour cette pensée réactionnaire qu'on désigne encore par « genrée ». A l'époque je plaignais les femmes, mais rétrospectivement, je la trouve aussi stupide pour les hommes que les femmes. Pousser les garçons vers la force de façon massive est aussi contre-productif que pousser les filles vers la douceur... non en fait je ne dirais pas stupide mais primitif.

Et vous avez étudié...

Cette période a vraiment été importante : avec le recul je me dis qu'on peut la voir comme la compréhension de mes envies, mais aussi que j'ai fait une longue étude de marché de ce qu'il serait acceptable d'offrir, parce que l'enjeu de l'argent était évident : il apparaissait partout puisque tout était avant tout technique. On parlait aussi beaucoup des questions de reproduction à l'époque : on avait réglé la GPA, on testait déjà les prémises de l'utérus artificiel - et d'ailleurs à l'époque certains disaient que cette technologie opprimerait encore plus les femmes... ce qui n'est pas si évident aujourd'hui.

Ça explique que votre empire ait cette forme...

Oui : c'est ça qui a fait que dès que j'ai eu de l'argent, j'ai investi dans beaucoup de techniques relatives aux questions sexuelles et reproductives. Il me fallait contrôler ce que je voyais comme une chaîne logique et qui a abouti à ce que je considère mon invention, le package Mobil : genre (apparence), sexe (sensations), vie (reproduction). J'aime bien contrôler, ou plutôt non : j'ai besoin de liberté, et ça implique de concevoir des possibles très larges. Encore une fois, ce que je vous raconte est une reproduction ex-post : tout ça s'est fait plus ou moins consciemment, mais depuis que je suis à la retraite, j'ai eu le temps de réfléchir aux courants de ma vie.

Vers douze ans, j'ai donc arrêté d'aller visionner les youtubeurs à la mode sur internet pour lire tous azimuts : je découvrais ce qui était possible dans le monde, et qui était invisible autour de moi. J'ai fait des sacrés progrès en anglais. Il y a eu cette histoire qui m'a beaucoup marquée : une femme était devenu un homme mais avait gardé son utérus et il a réussi à tomber enceint, je ne sais plus où ni quand, mais en voyant cette image d'un moustachu avec un gros ventre et un sourire de vierge à l'enfant, j'ai compris que je n'étais pas la seule à vouloir le beurre et l'argent du beurre... Je crois que j'ai passé quelques années à fabriquer ma communauté morale, avec plein de gens ici et là qui n'hésitaient pas à faire des expériences extrêmes.

Il y avait ce philosophe Lestel, qui parlait des transhumanistes en disant qu'ils ne comprenaient rien : tout le monde s'en fiche de juste vivre vieux, sauf peut-être les avars autocentrés. Lui, il voyait l'expérience des sens des animaux comme quelque chose de vraiment intéressant. Passer les vacances en dauphin plutôt qu'à faire des safari-photos de populations « pauvres mais proches de l'essentiel » dans des pays sous-développés : voilà la mode à venir ! Bilal, un auteur de bandes dessinées très prisé à l'époque, prédisait aussi l'arrivée de ce genre de technologie. Comme c'était aussi le grand boom de la « réalité augmentée » - oh mon dieu jeune fille vous verriez ce qu'on appelait réalité augmentée à l'époque : trois bouts de ficelle ridicules qui donnaient mal à la tête... - bref l'expérience d'un corps autre est devenu mon premier point d'accroche.

Après j'ai eu mes premières relations sexuelles et j'ai formalisé cette question essentielle : on est à la fois content de sentir des choses et intrigué par ce que l'autre, si différent mais pourtant complémentaire, peut ressentir. Tout convergeait en fait.

J'ai mis quelques années à comprendre qu'« être » un homme ou une femme ne changeait pas grand chose si on ne peut prendre qu'un point de vue dans sa vie, et que finalement, c'est la possibilité d'être l'un ou l'autre qui change la façon de voir.

Autour de la GPA il s'en passait aussi, et tout était hystérique parce que tous les pays n'avançaient pas à la même vitesse. Si j'ai plusieurs fois changé de pays au début de ma carrière, c'est que je fuyais sans cesse des peurs absurdes... il fallait trouver l'endroit où tout était acceptable mais ma conclusion est qu'il n'y en a pas. J'ai toujours été rattrapée par la morale des lieux.

Vous avez commencé en France, une carrière fulgurante

Il faut dire que j'ai un peu triché par rapport à mes concurrents de l'époque, les jeunes gens qui voulaient faire des recherches. J'ai commencé à définir mon projet à quinze ans, et j'ai tout de suite commencé à chercher des solutions. Ensuite j'ai fait des études de biologie, mais c'était facile d'entrer à l'ENS puisque j'avais lu des années de livres et articles pointus autour du corps humain, de la reproduction sous toute ses formes, et les phénomènes encore mal compris de la vie. J'avais presque une thèse finie avant de commencer l'université, il ne me manquait que la possibilité de faire des expériences. Alors je suis rentrée au CNRS, et je me suis lancée à 100% : enfin j'ai pu regarder lequel des processus d'accélération pourrait être utile. Je n'entre pas ici dans les détails, mais j'avais vu que des caméléons changent de couleur lentement et d'autres très vite ; on sait que les humains grandissent plus ou moins vite : tous les phénomènes de transformation, qu'ils soient structurellement importants ou plus cosmétiques, peuvent avoir des vitesses très variées, et il y a une bonne dizaine de mécanismes qui rendent ça possible.

J'ai passé mes quinze premières années à trouver lequel serait adapté au changement de sexe... et après cela j'ai changé de pays pour mettre en pratique.

On vous a fait des offres plus intéressantes ?

Je ne dirais pas ça comme ça, ça fait très vénale et je n'ai que rarement pensé à avoir de l'argent personnel, même si je n'ai pas refusé. Les moyens qu'on m'offrait, ça c'était quelque chose aux Etats-Unis, et surtout je savais que si j'obtenais un résultat, on pourrait en faire un produit vendable. Là encore ce n'était pas pour l'argent, mais pour la diffusion. J'y croyais à mon procédé - j'y crois toujours d'ailleurs et on peut dire que l'histoire ne m'a pas donné tort - et ça me désespérait d'être dans un pays où personne n'aurait pu jouer avec mon invention sans se faire mal juger, ou même jeter en prison.

Mais vous avez pu noter qu'il y avait un point sur lequel j'étais assez intransigeante, et ça n'a pas beaucoup plu à mes employeurs. Heureusement j'avais le pouvoir de négociation parce que j'avais bien découpé la chaîne logique de mes recherches, et personne à ce moment-là ne voyait l'ensemble des petites avancées comme un tout cohérent. Ils ont dû accepter mon exigence : je serais la première à essayer mon invention ; quand elle serait au point ; à mon avis. Entre temps j'ai changé trois fois de pays et d'employeur, même si je restais toujours en parallèle au CNRS et j'envoyais mon rapport d'activité tous les ans - une forme de fidélité nostalgique que je trouve charmante.

Ce n'est pas moqueur.

Et, à quarante cinq ans, après toutes ces années de travail, dans mon laboratoire chinois de l'époque, je suis devenue un homme. Ça m'a pris une semaine.

Mais tout n'était pas encore au point...pas vraiment ?

Ah non, c'est ça qui m'a fait comprendre qu'il fallait alors investir beaucoup plus dans la technologie : les modifications hormonales ne font pas tout. Le plus évident : je n'avais pas la sensation d'avoir un sexe externe. J'étais un homme avec un vagin : c'est intéressant comme hybridité, et pas mal de gens choisissent cette vie-là encore aujourd'hui, mais pour moi ça restait trop limité. Dès que j'ai eu essayé, et retour en femme, retour en homme, j'ai autorisé la commercialisation parce que n'avais pas trop le choix. Comme j'avais déjà compris qu'en Chine, un contrat s'interprète toujours autrement que chez nous, j'avais mis toutes mes garanties dans la technologie, et pas dans la loi. C'était impossible d'utiliser mon procédé avant la puberté, soit certains seuils hormonaux, c'est la seule chose que j'ai pu sécuriser.

En tout cas, en Chine je répondais à un besoin parce que l'enfant unique avait créé des habitudes qui perduraient : avoir des enfants garçons plutôt que filles. La population était totalement déséquilibrée. Le paradoxe était superbe : des parents qui commandaient des garçons lors de la conception se retrouvaient à leur acheter des kit-fille pour leurs quinze ans.

Mais ça ne marchait plus trop pour moi : les autorités ont commencé à exiger que le produit puisse être utilisé comme une arme - pour transformer de force une population ennemie et l'empêcher de se reproduire. J'ai aussi appris que, suivant une grande tradition, ils avaient testé des productions intermédiaires sur des prisonniers, sans mon accord, sans mon avis... Du style à transformer une femme en homme au milieu d'une grossesse pour voir ce que ça peut faire. De grands malades.

J'ai profité d'un colloque en Inde pour changer d'ambiance et disparaître dans la nature.

Oui, vous avez fait ça !! Pendant trente ans on n'a plus entendu parler de vous. On vous a beaucoup accusé d'opportunisme, puis de ne pas assumer.

Pour dire la vérité, j'avais quelques amis très riches qui m'avaient déjà construit un laboratoire privé, et ils avaient rassemblé les chercheurs dont j'avais besoin. Ainsi je n'avais pas vraiment disparu, c'est juste que personne ne savait que j'étais derrière ce laboratoire.

Enfin j'avais des conditions parfaites pour penser à tout le reste de l'expérience. Quand j'étais homme la première fois, j'ai eu cette horrible situation des seins qui tombent. Je n'avais pas vraiment pensé à la chirurgie avant : pour que ce soit réversible il nous fallait installer une peau artificielle super flexible. Je n'avais pas la sensation du pénis : même si cela avait déjà été anticipé et les recherches lancées, j'ai pris conscience que je n'avais pas avancé assez. Après cette première transformation j'étais un homme pour les autres, l'apparence était très convaincante, mais pour moi, c'était totalement imparfait. Et puis il a fallu accélérer encore la circulation des hormones, parce qu'une semaine à se regarder dans la glace pour voir la physionomie changer doucement, ça n'était pas trop mon idéal Doctor Jekyll et Mister Hyde : je voulais voir les poils pousser sur mes joues entre le lever et le coucher !

Donc, il fallait régler la question des sensations sexuelles - soit de l'augmentation des sensations, ce qui est un sacré travail de coordination entre la technologie et des personnes aux sensibilités hors du commun. Une des parties du laboratoire était « the hot spot », là où un grand nombre de gens qu'on peut qualifier d'obsédés sexuels venaient nous aider à analyser leurs sensations pour reproduire dans des petits modules électroniques à insérer dans le circuit nerveux. Il fallait aussi penser aux devices : formes, textures, connectivité.

L'autre c'était « baby blues », pour la reproduction. Toutes les formes et modalités possibles de Genit (on disait encore utar à l'époque) - internes, externes, amovibles en cours de grossesse - on a tout testé. Avec le temps, on élaboré une dizaine de modèles, avec des formats très différents de grossesse. C'est ma petite-fille qui a repris le laboratoire, et comme vous savez elle a déjà eu vingt enfants hors de son corps. Certains sont morts très vite. C'était avant qu'on ne comprenne tout ce qui est vraiment nécessaire et à quel moment, autre que la nourriture et le bain chaud bien sûr, pour un fœtus. Je suis assez fière qu'elle ait choisi la même raison d'agir que moi, qu'on peut voir comme une déontologie : ne jamais sortir une technologie qu'on n'a pas testé soi-même. Après, les gens font ce qu'ils veulent...

Sur ce sujet également, c'est quand j'étais jeune que j'ai compris que tout était possible, et c'est dans une anecdote que j'ai pris mon image des trois parents, qu'on peut croire homme ou femme, ou femme ou homme, selon la lumière, l'angle de vue, qui se tiennent la main autour d'un grand Genit. C'est étrange : c'était il y a un peu plus de cent ans, mais je me souviens si fort de mon adolescence... je me demande même si j'ai vraiment appris depuis...

Votre livre en parle beaucoup, c'est ce qui en fait un document historique unique sur une période oubliée des générations actuelles

C'est à cause du contexte, qui était tellement oppressant sur l'identité sexuelle. Il y avait des lieux plus ou moins souples. Par exemple la Thaïlande, où on pouvait déjà depuis longtemps choisir son sexe selon les contextes sociaux : mais c'était une anomalie à ce moment. Ça semble si étrange maintenant.

Après je ne me fais pas d'illusion, mais il y a encore des endroits suffisamment pauvres pour qu'on évite d'apprendre aux filles qu'elles ont le choix. Elles sont encore la main d'oeuvre et l'outil de sa reproduction tout à la fois - donc objet social encore plus surveillé que les garçons-chair à canon. Mon invention - vous pourriez dire mes inventions mais comme j'ai dit pour moi c'est un ensemble qui n'en fait qu'un - a résolu pas mal de choses, mais pas la misère.

Mais revenons à la couverture de mon livre, qui a été réalisée par un artiste avec qui j'ai vécu un moment, le père de deux de mes enfants en fait, et qui est populaire maintenant pour représenter Mobil. Dans ma frénésie d'information je suivais les controverses et, sur la GPA il y a eu un reportage essentiel pour moi. On y voyait un couple d'hommes riches parisiens obsédés de la

fondation d'une famille - ce qu'ils traduisaient en « louer un ventre pour faire y pousser un être issu de leur chair. Mais visiblement, ils n'avaient pas su choisir qui serait le mâle du couple, et ils avaient tous les deux fécondé la même femme. On les voyait autour du ventre de la mère, et deux bébés étaient dedans, un de chaque.

C'était une vision dégoûtante. A l'époque, je pensais que la réaction était culturelle : finalement, aujourd'hui je trouve ça toujours aussi révoltant, un peu comme l'image de Romulus et Remus en train de téter la louve. Il y a quelque chose de l'ordre d'une hybridité trop forte pour moi à voir une femme avec des jumeaux de pères différents - c'est comme une chatte en fait, donc c'est banal, mais voyez, ça me fait sourire et un peu frémir encore aujourd'hui. C'était tellement fort, mythologique, que j'ai décidé que ça ferait partie de mon projet.

Mais vous n'avez pas utilisé Genit vous-mêmes

Ah non,. Par contre j'ai assez tôt utilisé des extensions pour travailler mieux et plus longtemps - ne souriez pas, je sais que je ne dis que du mal de ces technologies, mais longtemps j'ai pensé que je serais seule à pouvoir réaliser mon projet. En conséquence, je devais durer. Finalement, c'est Judith ma petite fille, née d'un utérus artificiel totalement externe, qui a synthétisé toutes les propriétés essentielles et mené à bout la production des utérus si pratiques qu'on connaît maintenant. Par là, elle a réussi à me faire accepter entièrement mon existence mortelle. Il y aura toujours quelqu'un, quelque part, qui comprend vos rêves et les partager. C'est un hasard si c'est ma petite-fille, je dirais, mais ça n'est pas désagréable. C'est vrai que tout en me moquant du désir de durer à tout prix, je voulais tellement finir... et vu la vitesse de mes recherches, c'était délicat sans m'augmenter un peu. J'étais déjà émérite depuis 25 ans quand j'ai pu être satisfaite de Mobil et de la diversité des choix qu'elle proposait.

Et là, je me suis reposée.

Vous venez recevoir des récompenses académiques...

Oui.. je ne sais pas si je devrais dire ça mais même avant le Prix Nobel, j'ai toujours trouvé ces reconnaissances un peu vaines. Je fais ça plus pour faire plaisir au monde scientifique que pour moi-même. Je pense, de toute façon, que malgré tout ce dont on m'a accusée, comme manipuler le système de financement et d'organisation de la science pour servir ma quête personnelle, j'ai plus donné à la science qu'elle ne m'a donnée.... et de loin. C'est aussi pour ça que ça ne me gêne pas d'être honteusement en forme à cent vingt ans, parce que je fréquente les bons milieux et j'ai assez d'argent. Quand on commence à profiter de la vie à quatre-vingt quinze ans, on est déjà un peu indulgent avec soi-même, car on a rencontré peu de gens vraiment sérieux et droit... Bon, mais je regrette ce que j'ai dit juste avant : recevoir demain un trophée des mains d'un gamin de soixante-dix ans me fait tout de même plaisir. Je suis allée si loin et j'ai eu tellement d'expériences intimes - dont la promenade en dauphin même si elle n'est vraiment pas au point je peux vous le dire ! - j'ai tendance à avoir plaisir à écouter des gens qui me semblent si peu connaître de nos potentiels humains. Malheureusement, souvent ils ne sont même pas pénalisés par leur âge, mais par leur manque d'imagination.

Vous dites le mot « humain ». On vous appelle l' »humain qui a tué le genre «.

Oui. C'est intéressant. En réalité, au début on m'appelait la femme qui a tué le genre (et certains détracteurs putope, joli mot-valise), mais ça me gênait beaucoup. Cela faisait quelques années que ce surnom circulait quand j'ai pu faire mon allocution officielle pour le Nobel. J'ai expliqué qu'asqu'ip, on ne pouvait plus dire que j'étais une femme, stricto sensu. Ma connaissance de l'expérience masculine m'avait transformée au quotidien, et il était impossible scientifiquement de ne pas considérer mes processus internes comme pollués.

Ce mot était, comme aujourd'hui teinté d'impureté, a choqué l'assistance. Mais c'était pourtant une réalité matérielle.

Bien sûr, les hommes ont été les plus motivés pour devenir des femmes. Massivement. Malgré nous, à l'époque, nous avons une connaissance vraiment intime des points de vue masculin. Le patriarcat, c'est surtout ça. Il y a plein de variante dans la transmission des biens, de l'identité, le père et la mère ont tous deux une forme de pouvoir, mais l'imaginaire toujours est déséquilibré. Tout est homme ou parole d'homme.

Dans ce contexte, être une femme d'un coup est nécessairement marquant car on découvre en peu de temps le manque de mots pour décrire l'expérience. Il faut alors trouver d'autres femmes pour parler, tenter de comprendre ce qui apparaît et dont on n'avait pas connaissance. Je veux dire : par exemple ces mots ne sont pas dans les romans. Si Flaubert a plutôt réussi à faire parler une femme, Houellebecq est mort sans y arriver. Virginie Despentes n'a pas de souci pour faire l'inverse : elle se paie le luxe de prendre un homme comme héros.

Les hommes de notre époque ont été très curieux, et réellement transformés. Les réunions des Conseils divers ont changé d'ambiance. Moins de testostérone, des enjeux décalés. Drôle de mot : on possédait à un moment une carte autorisant de « décalage de genre », en cas de contrôle par la police où Malika serait trop visiblement un homme. La loi a tout fait pour calmer le déferlement, mais le barrage était dérisoire face aux flots.

Donc ensuite je suis devenue l'humain qui a tué le genre (et collabaire - collabo/tortionnaire, ce mot-là n'a pas duré).

Je ne sais pas si ce que j'ai proposé a eu une influence, mais je vois que le sexe de naissance peut, dans de nombreux pays, ne plus avoir d'impact sur l'éducation que l'on reçoit. Apparemment, sans la biologie mais par la simple organisation, l'humanité n'avait pas atteint ce but pourtant assez logique. Depuis des centaines d'années, les femmes avaient une place centrale dans la cité, mais personne ne le percevait.

Alors je viens quand même chercher cette récompense et parler à ces gens. C'est bien qu'ils existent, c'est leur destin souvent. Donner leur un outil, ils vous rendront la vie. Il n'y a pas à désespérer. Ainsi la science peut aider : ici, maintenant.

Alix Vavasseur, merci pour le temps que vous nous avez consacré, et qui permettra certainement à tou nos lect de comprendre la société dans laquelle nous vivons. Merci encore.

Une interview par bluejuliette